

Lettre à ma mère

Assise dans son fauteuil, un plaid chaud sur les jambes, les idées perdues au loin. Son regard transperçait le papier qui tremblait dans ses mains. Non loin d'elle, une tasse de café noir fumait sur la table basse.

C'était à la fin des années 1980, au cœur d'un village sans bruit, mais plein d'histoires. Un espace de vie qui voyait passer le temps et les gens et se nourrissait de bonheurs affichés et autres horreurs dissimulées. Marine se souvenait de bribes, elle en avait créé un paysage. Un sombre paysage. Elle n'ignorait pas son passé, elle ne voulait juste plus en entendre parler depuis qu'elle avait fui le domicile parental, cette nuit.

Une nuit alors qu'il dormait juste de l'autre côté du mur de sa chambre.

Ce soir-là, elle avait pris soin de laisser la porte d'entrée ouverte, pour éviter que le bruit de la clé qui tourne dans la serrure ne le réveille. Elle avait tout orchestré, tout minuté. Elle avait tendu l'oreille et l'avait guetté dans le moindre recoin. Il avait trainé ses savates jusqu'à la cuisine, pris un verre dans l'évier, rempli d'eau puis déposé sur le plan de travail avant de repartir s'avachir dans son canapé bousillé. Allongée dans son lit, elle n'osait bouger : un seul froissement de drap l'aurait empêché de décrypter chaque mouvement. Or ce soir-là, Marine devait tout entendre. Chacun d'entre eux comptait. Ils lui assuraient qu'il ne se doutait de rien. Ils étaient la promesse d'une liberté. Ou plutôt ce qu'elle espérait. Elle l'entendit saisir sa plaquette de chocolat, en déchirer l'aluminium avant d'y croquer dedans. Il augmenta le volume et rit grassement aux débilites de la première chaîne télé. Il ne restait plus que quelques heures avant qu'il n'aille dormir, éreinté de sa journée d'homme affairé comme il le disait tout le temps... Une routine somme toute mortelle. Rien de plus. Hormis qu'elle n'en voulait plus. La nuit avançait, il se coucha et ce fut le moment.

Marine sentit son corps frémir au rythme des souvenirs qui l'assaillaient. D'abord la crainte de se faire attraper, puis vint la culpabilité de ne pas affronter, suivie de la peur d'y passer. Et Elle, combien de fois y'avait-elle pensé à passer ce pas de porte ? Y'avait-elle seulement pensé d'ailleurs ? Ces questions semblaient si floues dans l'esprit de Marine. Se les était-elle posées à ce moment, ou se les posaient-elles maintenant ? Elle ne savait plus.

Un frisson parcourut sa colonne vertébrale, électrisant chaque cellule de son corps. Sa main tremblait comme celle qui s'était posée sur la poignée cette nuit-là. À la fois fragile et déterminée, elle avait ouvert la porte, incertaine de ce qu'elle trouverait derrière. Sa respiration se bloquait à chaque minute. Et si personne ne la croyait, si personne n'entendait ce qu'elle avait à dire. Ou si c'était si dur à entendre qu'on préférerait la renvoyer directement dans l'arène, telle une proie offerte à son bourreau ? Si personne ne prenait au sérieux toute la violence dont elle avait été témoin, et celle dont elle était victime par ricochet. Elle avait bien conscience que la parole se libérait, que des oreilles et des épaules seraient là pour elle. Elle ne voulait pas de polémique, elle avait été éduquée dans cette idée que les femmes devaient être douces et compréhensives, qu'elles ne devaient pas faire de scandale, qu'elles ne devaient pas se donner en spectacle au risque de passer pour hystérique. Elle ne savait trop bien qu'on renvoyait trop facilement des phrases toutes plus dégueulasses les unes que les autres. Le bon vieux « t'as tes règles ? », ou les « on n'a pas toute l'histoire », suivis d'un « calme-toi » pour faire taire douleurs et émotions. Peu importe qu'elles soient légitimes, elle savait que beaucoup n'avait pas compris que le silence est souvent d'or

lorsqu'une victime parle. Marine savait à quoi elle s'exposait, mais se dit qu'elle verrait sur le moment. Et pour l'heure, elle fit le choix de ne pas être une énième scène de crime rendue belle dans les lignes d'un roman ou banalisé dans une colonne de faits divers. Un fait auquel bien peu de monde n'accorderait d'importance, mais qui avait détruit son enfance. Elle était prête à philosopher, mais le temps filait. Et à cet instant, c'était bien plus qu'une question de seconde, c'était une question de vie ou de mort.

Marine revint au présent.

Là, assise dans son fauteuil, le plaid chaud sur les jambes, elle ressentit alors cette étrange solitude des jours suivants et soupira, lasse. Depuis bien longtemps, elle se sentait plus accompagnée par l'absence de sa mère que par n'importe quelle autre présence. De temps en temps, elle s'imaginait ce que celle-ci lui dirait dans certaines situations. Parfois, elle se demandait même si elle lui dirait quelque chose. Marine essayait alors de trouver dans la photo qu'elle avait emportée cette nuit-là, un encouragement ou une réponse quelconque... Un petit signe que sa mère ne l'avait pas oublié en étant là-haut. Mais à force de scruter les craquelures, elle ne voyait plus qu'une image jaunie par le temps... Un visage qui s'estompait, tandis qu'un parfum de nostalgie l'enveloppait.

C'était toujours mieux que les odeurs capiteuses de ces gens qui l'avaient embrassé au cimetière le jour de l'enterrement. Cette odeur de sainte hypocrisie. Toutes ces personnes qui avaient fermé les yeux sous prétexte que cela concernait le couple et personne d'autre, que c'était une histoire de famille ou qu'elle l'avait peut-être un peu cherché. Que c'était pourtant un gentil homme, qu'il allait devoir assumer seul la petite, que cela devait être si dur d'être veuf à son âge. Tout ça arrosé des larmes de son père qui pleurait bien plus d'avoir perdu un jouet à posséder qu'un être à aimer. Malgré son jeune âge, elle se souvenait trop bien de tout ce cirque. De tous ces mensonges. Pas besoin de lui répéter inlassablement que c'était des histoires d'adultes, qu'elle comprendrait plus tard. Pas besoin de tout ça, elle le vivait tous les jours. « On n'aime pas quand on fait mal. C'est pas ça, l'amour », se répétait-elle. Sa gorge brûlait, son cœur hurlait, ses yeux pleuraient de rage, mais elle se taisait. Elle n'avait pas les mots pour leur crier tout ça.

L'amour resterait à jamais sa maman qui lui caressait les cheveux le soir, ou dessinait des jolis dessins sur son visage pour que Marine s'endorme. Il serait toujours au creux des câlins et dans ses sourires lorsqu'elle lui faisait un dessin. Il vibrait aussi dans les pleurs de sa mère lorsqu'elle la prenait dans ses bras pour l'emmener dans sa chambre et qu'elle entendait dire : « Laisse-moi coucher la petite. » L'amour, c'était de lui avoir donné assez de tendresse et de force pour pouvoir vivre.

Marine revint au présent. Encore.

Elle baissa les yeux, observa le papier froissé dans ses mains. L'encre avait bavé ici et là, mais à travers ses larmes éparpillées, elle distinguait encore les mots de sa fille. Dans sa tête, une pensée : « Je n'ai jamais pu écrire de lettre à ma mère ».

Le café était froid.